



HAL
open science

Et si Stefan Zweig pouvait parler...

Camille De Toledo

► **To cite this version:**

Camille De Toledo. Et si Stefan Zweig pouvait parler... : Mémoire d'un européen face à la guerre en Ukraine (texte de recherche-crédation pour le symposium "la culture contre la guerre" porté par Alexis Nuselovici, vice-doyen recherche à l'Université d'Aix-Marseille). Symposium, "La culture contre la guerre", Alexis Nuselovici, Dec 2022, AIX-EN-PROVENCE, France. hal-03962567

HAL Id: hal-03962567

<https://hal.science/hal-03962567>

Submitted on 30 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

SI STÉFAN ZWEIG POUVAIT PARLER

Mémoire d'un européen face à la guerre en Ukraine

Je vais te raconter ma rencontre avec Stéfan Zweig à Salzbourg ; je rentrais d'Italie en train vers l'Allemagne dans une Europe en guerre ; après avoir téléphoné chez moi pour prévenir, je décide de m'arrêter dans un hôtel flanqué sur la Kapuzinerberg ; je dois te dire, j'ai repris depuis quelques jours la lecture du *Monde d'hier*, un livre que tout le monde a lu, ou personne, mais il le faudrait, ce serait une bonne chose ; et puisqu'à chaque fois que nous ouvrons les livres des morts, nous leur rendons visite, j'ai éprouvé ce besoin physique d'aller là où Zweig a connu quelques années de paix. Je devrais même écrire, « des années de bonheur ». Sa maison est encore là, sur la Kapuzinerberg ; une minuscule montagne posée comme un astéroïde au milieu de Salzbourg. Plus bas, il y a la maison de Mozart, là où il serait né ; puis, on fait quelques pas et on découvre une pente abrupte qui te hisse vers un parc. C'est un jour humide, le vent souffle fort, on a peur de recevoir une branche arrachée sur la tête. Mais qu'est-ce que c'est une branche, une branche d'arbre qui tombe quand il y a la guerre ? Dans *le Monde d'hier*, Zweig parle de ses années heureuses ici à Salzbourg ; un temps de paix, simplement ça, la paix. Sa maison, à la différence de celle de Mozart, ne se visite pas, elle est encore habitée, on y voit des silhouettes qui s'affairent à l'intérieur ; et j'imagine depuis les grillages l'étrange sensation que ça doit être. Ces maisons de maître, je veux dire, celles qui ont appartenu à des maîtres, je ne pense pas qu'elles puissent être habitées ; à l'inverse, ce sont des maisons qui hantent et possèdent leurs habitants. Et la Kapuzinerberg aussi est un lieu puissamment hanté ; peut-être, ce jour-là est-ce le vent ; le vent qui ébouriffe les arbres du parc un peu plus haut ; le vent qui anime, qui manifeste. Dans le pentateuque, le mot hébreu pour dire vent est « ROUAKH » ; il signifie également « esprit ». Alors, est-ce l'esprit ou le vent ce matin qui souffle dans les branches ? Pour que tu situes cette petite montagne des Capucins sur la carte plus vaste de nos drames, de nos tragédies, je dirais seulement que, lorsqu'on arrive là-haut, on voit bien sûr Salzbourg, l'endormie ; mais on découvre aussi par temps clair

le fond de l'horizon ; et donc la frontière. Zweig parle de cette frontière dans *Le Monde d'hier*, comme quoi juste derrière, un peu plus loin, il y a le Berghof de triste mémoire, le grand chalet aménagé du chancelier Hitler, juste-là, à portée de marche de la maison de Zweig. Salzburg, Berchtesgaden, deux villes qui se regardent, si tu veux, l'une au nord, l'autre au sud, de part et d'autre de la frontière ; et ce sont des pages bien émouvantes, celles où l'écrivain raconte qu'il est là, chez lui, à l'abri, alors que l'Allemagne menace ; Zweig parle de la paix, il dit combien il veut y croire, combien il s'y accroche, alors que les ordres des armées lui parviennent, juste-là, de l'autre côté. Je le dis ici, c'est derrière cette frontière, en Bavière, dans la maison du Berghof, - là où tant d'autres dirigeants hitlériens sont venus s'acheter des maisons - que le chancelier anglais Chamberlain fut invité pour préparer avec son homologue allemand les accords de Munich. A l'époque, c'est vrai, il y avait cet espoir, ce touchant et vain espoir tant décrié depuis pour sauver des miettes de paix. Alors moi, ce matin, sur la Kapuzinerberg, je me trouve un recoin à l'abri du vent, sous une avancée en bois, à l'abri de la pluie. Et j'observe un temps les branches des arbres tanguer dans les bourrasques. Puis, sans même que j'en fasse la demande, sans même en appeler à l'esprit du vent, je sens qu'il est là, assis à mes côtés. J'ai du mal à le reconnaître, car le vieux Stefan Zweig m'apparaît changé. Je mets du temps à me rendre compte qu'il a apparemment coupé sa curieuse moustache. Moi, comme tu devines, je veux savoir ce qu'il pense ; ce qu'il pense de notre époque, des spectres de la Russie, des spectres d'empires, de ce qui reste du vingtième siècle qui hante encore le présent. Alors, je lui demande, tout simplement :

- Maître, que penses-tu de ce qui nous arrive ? De ce qui a lieu là-bas ? Comment vivre ici, alors qu'il y a la guerre ? Et je sais qu'il y a dans ma question un peu de cette prévenance à l'idée de s'en remettre à nouveau à la mobilisation des nations.

« Mon ami, dit Zweig, moi, tu vois, je n'ai pas été courageux. Je n'ai pas été assez lucide. J'étais là, j'attendais, j'espérais. Bien sûr, j'ai cherché à comprendre plus tard, dans l'exil, d'où venait mon aveuglement. Et je crois qu'il a à voir avec ce qui s'est écrit, en Europe, dans les premières années du vingtième siècle. Nous portons toutes et tous, encore, l'histoire longue de nos guerres. Je connais, bien sûr, le choix de Stefan Zweig, celui qui le porta à refuser l'engagement direct avec son temps, avec le nazisme ; et aussi, la continuité dont il témoignait avec ses choix d'avant ; comment, dès la Première guerre mondiale, il lutta pour calmer les passions nationales. Je savais tout de son premier courage, à

l'époque, celui de refuser la boucherie, les tranchées. Et bien que les temps aient changé, cette curieuse fidélité à l'esprit, à la culture, qui le porta à ne pas assez prendre position.

- Mais il y a urgence, maître, je dis, aujourd'hui, avec cette guerre à l'Est, en Ukraine, il y a cette urgence. Et je me souviens alors des courriers du fougueux Klaus Mann dans les années 1930... Klaus Mann, le fils de Thomas, qui comprit, lui, la vérité du fascisme alors même que toute l'Europe encore rêvait de sauver la paix. Klaus qui s'apprête, depuis le Sud de la France à créer une revue et demande au grand écrivain, Stefan Zweig, un acte de courage...

« C'est vrai, Zweig me dit... Il y a cette urgence, tu as raison. Je regrette, moi, ne pas avoir été plus clairvoyant. J'aurais dû écrire, sans doute. Et en même temps, quelle espèce de courage y-a-t-il à la tribune ? Moi, quand c'est arrivé, j'ai fait le choix d'écrire une vie d'Érasme. Je me suis réfugié, comme Montaigne, dans ma bibliothèque. Je sais qu'on peut mieux faire dans des temps troublés. On peut être un héros. Moi, apparemment, je n'avais pas l'âme du héros. Mais je me demande aussi : sommes-nous certains de la manière dont nous avons distribué ces mots, d'un côté le courage et la vertu du combat, de l'autre, la lâcheté ? N'y a-t-il pas d'autres positions que nous puissions sauver ? Celles et ceux qui aident, qui portent secours ; celles et ceux qui font les repas, qui se chargent de soigner au cœur de la guerre ? Peut-on aussi leur rendre hommage et dire qu'ils ont, eux aussi, une forme de courage ? Il y a une lâcheté européenne, tu as raison, une lâcheté face à la guerre qui vient, qui est là. Quelque chose s'est ancrée en nous comme une obstination, un entêtement pour la paix. Et aussi, peut-être, une puissante peur de mourir, parce que nous savons, nous, à force d'avoir médité sur le temps atroce de la Grande Guerre, que tant de vies, hélas, pour la Nation, ont été sacrifiées pour rien. Et puis, comprends-moi ; il ne faut pas me juger trop sévèrement. Un écrivain, s'il ne croit pas aux livres ; s'il désespère de voir l'esprit et la paix triompher, que lui reste-t-il ? J'ai tardé, c'est vrai, à maudire l'Allemagne ; à parler frontalement de la monstruosité d'Hitler. Mais je veux dire, pour ma défense, qu'en espérant toujours, en attendant, je ne nourrissais qu'un seul souhait : celui de sauver le tissu de la vie qui nous tient toutes et tous ensemble, par-delà les frontières et les noms de pays.



Le vieux Zweig, à cet instant, s'arrête, un coup de vent plus fort fait trembler les branches d'un vieux chêne, là, juste à nos côtés, et je crois un court instant qu'il a disparu, envolé.

- Maître, je dis en le découvrant, de l'autre côté du chemin, si tu as eu l'occasion de suivre les nouvelles, dis-moi s'il te plaît ce que tu comprends...

« Moi, il me dit, j'ai vécu dans les lambeaux d'un vieil Empire. Au sommet, il y avait Vienne, la ville-monde ; alors, je sais bien ce qu'il en est des fantômes, des cartes abandonnées ; comment elles persistent, comment elles s'entêtent. Toi, il me dit, tu as vécu, je le vois, la fin du vingtième siècle et la guerre entre les anciens peuples de la Yougoslavie. Cette guerre-là aussi était un reste des malentendus de l'Empire. C'est le lot de ce vieux continent où tout s'est entremêlé, la vie juive, la vie chrétienne, ottomane. La mémoire slave et latine. Les langues, parfois, qui s'épaulent, parfois qui se combattent. La Russie, elle aussi, est pleine de fantômes, comme l'Empire austro-hongrois qui mit plus d'un siècle à se défaire. Ce sont de vastes continents de glace qui, en fondant, se fracturent ; Poutine - oui, je connais son nom... Regarde ! lui aussi est devenu en spectre. Il a la mine pâle. Je vais te dire encore, j'ai été bien étonné de voir, en 1989, tous ces gens se réjouir ; ces gens qui ont célébré la chute de l'empire soviétique en pensant que cet effondrement-là serait sans lendemain, qu'il y aurait enfin la paix, enfin la démocratie. Quelle espèce aveugle de foi, et quelle courte vue il faut nourrir pour croire comme ça que les Empires, en disparaissant, ne laissent que de la poussière. Les Européens, ces grands malades

de la mémoire, y ont lu le signe annonciateur d'une paix perpétuelle. Mais, je le sentais déjà de mon temps : l'Europe est une condensation de mémoires meurtris. Il y a ici tous les fantômes du monde, de l'esclavage, de la colonisation, de la présence turque, de la gloire hongroise, de la fierté rentrée de tant de peuples frères. Je comprends cette guerre, si tu veux, comme le geste fou d'un tyran isolé dans ses palais, à Moscou, qui a trop parlé avec de vieux démons. Tu sais, nous autres, les écrivains... Nous savons. Nous savons que Don Quichotte a lu des romans de chevalerie jusqu'à en perdre la tête ; que Madame Bovary a lu des romans à l'eau de rose jusqu'à s'égarer dans ses rêveries. Et lui, le petit Tsar au cœur froid, il a lu trop de livres d'histoire qui revendiquent l'Ukraine en défiant le présent... Hélas, nous sommes des êtres narratifs, abreuvés d'histoires à dormir debout. Et parfois, certains récits hallucinés envoutent les tyrans qui en prennent la défense par les armes. La fiction tue, mon ami. C'est comme ça que je comprends ce malheur. Un envoutement, une ivresse russe qui croit pouvoir s'appuyer sur des cartes d'une époque révolue.

J'ai écouté Zweig parler ainsi en tentant de ne rien rater de ce qu'il disait malgré le vent et le craquement des branches. Oui, j'ai pensé, il y a cet envoutement, c'est vrai. Cette ivresse russe qui veut croire à sa grandeur, à sa gloire. Mais j'ai voulu savoir encore comment, lui, l'européen, si critique tout au long de sa vie des furies nationales, voit ce printemps différé des peuples d'Ukraine. Pour nous, je lui ai dit, il y a eu cette croyance, après la chute du communisme. Nous pensions bâtir une fédération pour nous sortir du vieux pli des nations. Pour nous, la Chute du Mur était le signe d'un temps à venir où l'on n'aurait plus à se battre pour un bête drapeau.

« Je ne sais pas, dit Zweig qui s'était posté devant son ancienne maison. Bien sûr, quand je vois l'Ukraine se battre, l'Ukraine se célébrer pour survivre, pour demeurer libre, j'ai tendance à me dire que tout ce que j'ai écrit contre la folie nationale ne tient pas. Et peut-être, oui, peut-être que je me suis trompé. Peut-être qu'il y a de bonnes nations, des luttes armées et des morts qui s'imposent. Seulement, tu vois, je veux croire, malgré tout, que, jamais, il n'y a de juste guerre. Des guerres forcées oui ; des guerres qu'il faut mener, qu'on ne peut éviter, que les tyrans imposent. Mais de justes guerres, non ; une vie perdue et c'est déjà trop. Tu vois, parmi les combattants, femmes ou hommes, que nous entendons ces jours aux informations témoigner de leurs efforts, je suis touché par toutes celles et ceux qui disent

combien ils aimeraient juste vivre ; vivre, juste ça, et regarder leurs enfants grandir. Poutine, lui, aime la guerre ; il l'aime car il n'a pas à se battre. Il l'aime parce que, dans sa vision hallucinée, il peut considérer que les jeunes soldats de Russie ne sont que des chiffres. Des chiffres dans un tableau sans vie ; tandis que celles et ceux qui en Ukraine se battent, regarde, ils comptent chaque vie. Ils connaissent les noms de ceux qu'ils enterrent, ils sèchent les larmes de celles qui survivent. Tu me demandes ce que je pense de la nation : s'il faut, en toutes circonstances, la maudire. A mon époque, la nation, ou plus violemment encore, le nationalisme, étaient devenues des maladies communes. Et pendant la Grande Guerre, on ne pouvait pas ne pas voir : la monstruosité des États-majors, l'absurdité des combats. Mais ces derniers mois, bien sûr, on admire le combat de l'Ukraine. Là-bas, c'est étrange, ils sont arrivés tard dans le concert des peuples qui veulent s'affranchir ; comme ces autres pays qui, lentement, ont dû s'arracher à l'enfermement des empires. Et hélas, c'est dans la douleur que s'écrit cette histoire. En somme, je me dis qu'avec cette guerre, c'est le dix-neuvième siècle qui revient, ou qui poursuit son œuvre.



Zweig se tait. Mais il est toujours posté là, devant sa maison, au numéro 5 de la Kapuzinerberg ; et moi, je repense à cette phrase que j'ai noté de son livre, *le Monde d'hier* : « ... je m'étais acheté une maison à Salzbourg. Car l'éloignement de mes anciens amis pour cause de divergences sur la guerre avait éveillé en moi le désir de ne plus vivre dans les grandes villes au milieu d'une foule de gens... » J'ai dit déjà dit qu'il faut relire *Le Monde d'hier*. Je pense qu'il le faudrait, dans toutes les écoles. Arrêter de suivre les programmes ; simplement écouter la voix de l'écrivain Stefan Zweig, la clarté inquiète de sa voix. Au lieu d'apprendre, alors, les enfants *sentiraient* mieux ce qui est là, dans l'histoire

d'Europe : cette fièvre qui ne part pas, qui ne disparaît pas. Car à lire Zweig, on est touché, affecté par ce destin-là : celui qui naît de la peur, de la fragilité. Il y a dans ses phrases quelque chose qui émeut depuis ce qui tremble ; depuis, je devrais dire, son rôle assumé de perdant. Comme lorsqu'il écrit, en 1933, à Romain Rolland, à propos des événements en cours :

« Mon ami, je n'ai jamais senti tellement de peur pour notre civilisation, pour tous nos dieux. Si vous pouviez voir comme on prépare la jeunesse en Allemagne (*en relisant ces phrases, je pense à la propagande, en Russie, en Chine, pour mobiliser, pour en appeler une nouvelle fois à ce goût viril du combat*) vous auriez froid jusqu'au cœur. *Et plus loin, Zweig poursuit...* je ne sais quel Dieu pourrait retenir cet élan ! Aucune parole n'a plus d'autorité. Je ne sais vraiment plus comment on pourrait arrêter encore ce flot d'orgueil, qui veut envahir toutes les frontières ! Mon ami, je le sens, nous mourrons vaincus. »

Voilà cette voix fragile, cette curieuse mélancolie de la défaite. À l'heure où il faut mobiliser, tenir ; à l'heure où partout, à l'Est, en Ukraine, un peuple se bat pour ne pas mourir, on a envie de se révolter contre de telles phrases. Avec ces phrases en tête, on pense aujourd'hui à cette curieuse posture de l'Europe : aider, aider du bout de la main, du bout des doigts, aider par l'argent, par la menace des affaires, en envoyant quelques armes et sinon, continuer à vivre comme si nous étions en paix ; oui, laisser l'Ukraine se battre et continuer d'échanger plus ou moins poliment avec la Russie. N'y a-t-il pas à la fin quelque chose d'insoutenable dans ce dilemme, agir ou ne pas agir, être dans le courage ou dans la lâcheté ?

Sur la Kapuzinerberg, la vie va son train, juste le vent qui arrache ici ou là les branches les plus fragiles. Moi, sous mon abri, je profite d'être là pour demander à Stefan Zweig s'il serait d'accord pour relire un brouillon, écrit dans l'émotion de l'hiver dernier, quand la Russie de Poutine a lancé son offensive. C'est ma méthode ; écrire pour sauver quelque chose de l'émotion présente, pour ne pas oublier ; laisser ici ou là des fragments du temps pour y revenir plus tard. Et donc, je sors mes notes sur mon téléphone. Zweig a tourné le dos à sa maison. La lumière de l'écran éclaire son visage ; et c'est intimidant, soudain, car il se met à lire le texte à voix haute :

sur le retour du tragique dans l'Histoire

Et pour commencer, je vais tenter d'exprimer ce que je ressens de ce récit qui, par la voix de ceux qui nous gouvernent, tend à

s'imposer : donc, ils nous disent, qu'il y aurait, depuis la guerre en Ukraine, ce qu'ils nomment le « retour du tragique ». C'est là, dans leurs discours, dans leurs *éléments de langage* : voici qui revient, ils disent, le tragique de l'Histoire. Mais le tragique, Zweig continue de lire, de lire ce que j'ai écrit, là, dans les jours qui ont suivi l'assaut de l'armée russe sur un pays dit « frère » : le tragique était déjà là. Il était là quand toutes les voix autorisées célébraient la chute de l'URSS. En fait, c'était déjà le tragique qui se réarmait en 1989. Le tragique de l'Histoire, nous l'avons connu dans cet effondrement ; nous l'avons vu dans les visages d'effroi de tous ceux qui, à cette époque, voyaient finir leur monde. Et, c'était encore lui dans l'émiettement de la guerre de Yougoslavie, encore lui dans les multiples guerres du Golfe. C'est lui encore dans les alertes sur la destruction des espèces, sur les déséquilibres du climat. Le tragique ne part pas, ou peut-être qu'il s'estompe seulement pour ceux qui ont les moyens de s'en affranchir. Mais dire comme ça, d'un air grave, solennelle, que « le tragique revient », c'est oublier, même quand la guerre se tait, combien les traumatismes continuent leur travail, combien tout est là encore, dans les corps. Et maintenant, ici, à l'Est, c'est bien sûr ça qui saute au visage avec la brutalité d'un viol. Mais il n'y avait pas, avant l'Ukraine, l'absence de tragique et désormais son retour. Il y avait l'indifférence, la propension à ne pas trop regarder au-delà de son champ. Seulement, quand on a la joie ou le malheur d'être sensible à tout ce qui menace ou entrave la vie, alors, le tragique ne part pas. Il n'a jamais quitté l'Europe. Jamais quitté le monde. Ce que révèle cette phrase, « le tragique revient », c'est sans doute que plus personne, maintenant, dans le temps de cette guerre, plus personne ne parvient simplement à vaquer à ses occupations...



Sur ce, Zweig suspend sa lecture et je remarque que nous nous sommes mis à marcher ; nous avons quitté les dernières maisons ; plus haut, dans le parc qui coiffe la Kapuzinerberg, il lève la tête comme pour saluer la sculpture de Mozart ; l'écriteau à ses pieds raconte que c'est ici que le musicien trouva l'idée et l'inspiration pour *la flûte enchantée* ; et maintenant, tout autour, nous sentons le vent qui redouble de force ; déjà, sur le sentier où nous avançons, on voit des branches arrachées.

« C'est vrai, dit Zweig - je comprends à cet instant que la lecture de mon texte l'a renvoyé à lui-même ; c'est vrai que je n'ai pas été un grand combattant ; j'ai porté cette idée, toujours, que la paix, l'esprit, les livres sont un parti plus vaste, plus grand, que nos attachements aux nations. Les livres ont toujours été pour moi une république, comme il est dit en France, une fidélité plus ample. Mais je dois reconnaître qu'il y a une tonalité de défaite

dans ce que j'ai laissé. Je crois que c'était dû à mon âge. Quand de l'autre côté – il fait un geste en direction du Berghof et de l'Allemagne – les armées menaçaient, j'avais le sentiment que l'essentiel de ma vie était derrière moi. Mais peut-être était-ce aussi lié à un sentiment plus durable de l'impuissance du langage à sauver quoique ce soit. Je l'ai dit à mes amis, par courrier, je me suis toujours senti inapte à la haine, à la détestation ; inapte à la force et aux démonstrations de force ; inapte au meurtre... Je m'en rends compte, maintenant, j'ai pu donner le sentiment que ma résignation, mon défaitisme même, avait quelque chose de fatal. Quand je pense à ce qui a eu lieu après mon suicide : la victoire des alliés, la défaite du tyran, je pense aussi à vous, aux choix que vous avez à faire. Aujourd'hui, les femmes et les hommes d'Ukraine offrent leur vie pour défendre leur liberté. Et leur président a raison de dire qu'ils meurent aussi pour vous. Mais la question qui s'invite, peu après, est celle que j'ai refusée de voir à mon époque, alors qu'il était clair, je le savais, il était clair que la logique même de l'Allemagne était de violer tous les accords de paix ; cette question, c'est celle de la préparation à la guerre, ici, en Europe, sur le sol de vos vieilles démocraties. Je dois t'avouer que tout cela est bien neuf pour moi, je ne pensais pas un jour me poser la question. Peut-être même que je me suis donné la mort pour ne pas avoir à reconnaître ça : qu'il y a la faiblesse du langage, ou disons, cette force différée de l'esprit qui ne peut rien contre le poison de la violence. Alors, dis-moi, toi, que penses-tu ? Faut-il que l'Europe se prépare ? Faut-il se résoudre au fait qu'on ne puisse répondre à la force que par la force ? Moi, j'ai cru, ou voulu croire, jusqu'au bout, qu'une autre réponse était possible. Tu connais ma position : cet attachement toujours un peu trop désespéré à la fragilité de la vie ; et tout cet espoir que j'ai placé dans les livres jusqu'à tenter de raisonner mon éditeur qui se donnait, lui, corps et âme aux ministres de Hitler. Je ris ! Je ris aujourd'hui, crois-moi, de ma naïveté, moi qui expliquais à Klaus Mann ou à mon ami Joseph Roth que ma réponse à toute cette brutalité sans limite se tenait tout entière dans ma biographie d'Erasmus ! Quelle pitié ! Bien sûr, quand la guerre cesse, la langue, l'art, l'espoir pour la paix retrouvent un sens ; ce sont même des recours pour éviter que le ressentiment et la vengeance continuent leur œuvre de destruction. Mais en attendant, tu vois, je me demande s'il ne faudrait pas que les lettres paient, parfois, leur tribut aux armes. Car si des hommes tels que le président russe ou son allié chinois persistent dans leur détestation de la liberté, alors, en toute logique, il faudra, oui, si nous avons un peu la sagesse du tragique, transmettre

encore aux enfants à venir le sens et l'art du combat. Je ne dis pas pour la patrie, mais au moins, pour la vie, pour la liberté. Et je sais ce que tu vas me dire. La jeunesse est prête, déjà, elle se bat pour défendre la Terre contre tous les coups que nous lui avons portés au nom du progrès. Mais là, je te parle d'autre chose, et ça me sert le cœur. Je suis moi-même surpris d'oser penser à de tels horizons. Une guerre, une guerre qui mobilise, ici, dans cette petite part privilégiée du monde ?

Zweig parlant ainsi, évoquant l'impuissance du langage et tout ce que la culture ne peut pas accomplir ; on me l'aurait annoncé avant mon arrivée, ici, à Salzbourg, que je ne l'aurais pas cru. Mais le trouvant si plein de perplexité, de doute, je prends le risque de le froisser plus encore...

- Tu te souviens, Maître, d'une lettre de ton ami, Joseph Roth, en 1933 ?

- Je me souviens, dit Zweig alors qu'une lourde branche tombe à quelques mètres de nous dans un fracas déchirant. Oui, cette lettre ! Ce sont des instants qu'on ne peut oublier. J'y ai souvent pensé depuis, elle m'a valu bien des remords. Mais je maintiens qu'il ne m'a pas compris, que personne, à ce moment-là, ne m'a compris.

En voilà des extraits ; je les mets en partage tant ils ont d'écho avec les déchirements que nous avons à connaître.

« Rolland a raison, écrit Joseph Roth. *Et il parle de l'écrivain, l'ami de Zweig, Romain Rolland.* Et moi aussi je vous le dis... sous aucun prétexte, un homme droit ne doit redouter la politique... *et plus loin...* Je reconnais que c'est une question de tempérament d'intervenir ou non. Mais vouloir faire montre de loyauté envers cette bande d'assassins : c'est incompréhensible... c'est une lutte à la vie, à la mort, écrit Roth, une lutte à la vie à la mort entre la culture européenne et l'Allemagne... Je vous en conjure, cessez enfin d'essayer de tisser des liens même ténus avec vos éditeurs qui ont choisi leur camp. Pour des milliers de personnes qui pense comme moi, vous étiez un soutien, une croyance... *et plus loin...* Ce n'est pas seulement l'heure de la décision au sens où l'on doit prendre parti contre l'Allemagne et pour l'humain : mais aussi au sens où l'on doit dire la vérité à tous ses amis. Alors, je vais vous dire – et croyez-moi, l'urgence me contraint à prendre un ton solennel qui m'est pénible : entre nous deux, il y aura un abîme tant que vous n'aurez pas rompu *intérieurement* et définitivement avec l'Allemagne.

Sur le sentier de la Kapuzinerberg, ce matin, Zweig avance, un pas après l'autre, comme si ni le vent ni les mémoires du passé

ne pouvait l'ébranler. Mais je sens, tout de même, le poids des mots de son ami agir en lui en écho à ce qui a lieu, là-bas. La guerre est une déchirure. Elle rompt le tissu entremêlé des vies, des langues, des cultures. Et je comprends, au fond, cet espoir du viennois, éternel exilé, de sauver quelque chose du monde qu'il a connu. Il savait, lui, que le nazisme était une fièvre, une abominable fièvre entretenue par un démon ; il a eu la prudence de retenir son jugement, de ne pas jeter tout, le peuple, la langue, la culture, l'histoire ; de ne pas condamner tout ce qui s'est accompli dans l'entrelacs de la vie allemande avec les autres peuples. Mais à l'heure où se multiplient les abominations, la condamnation de Joseph Roth, son ami, son appel à la rupture définitive ne sont-ils pas la seule voie tolérable ? J'éprouve à cet instant le souhait de lui reposer la question ; mais non. Rien ne sort. Je m'en remets je crois à cette idée que peut-être, ma venue ici, sur les hauteurs de Salzbourg, tient à cet espoir de trouver une compréhension plus indicible : pour trouver la balance entre le temps long de l'espoir, où il faut maintenir les liens avec la vie d'avant ; avec celles et ceux qui tentent simplement, en Russie, de ne pas mourir, même s'ils se taisent, même s'ils ne font pas preuve d'héroïsme ; et le temps brutal de la guerre, où l'on doit couper avec l'agresseur et aider celles et ceux qui se battent pour leur survie. Entendre la politique, je pense, mais ne pas tout lui donner. Entendre la douleur et la haine, mais sans oublier, jamais, qu'il y aura un après de la guerre, comme il y a eu un après au fascisme, et une paix à rebâtir de l'autre côté de la frontière avec l'Allemagne. Et c'est alors que je tourne en moi-même autour de ces idées – ne pas donner toute sa force à la détestation – que Zweig reprend la parole, comme s'il suivait, indépendamment de ma présence, le fil de sa pensée.

« Joseph Roth et moi-même, nous avons porté un deuil ; le deuil du vieil empire central, de l'Autriche-Hongrie. Nous sommes nés dans cet espace immense où se mêlaient toutes les langues, et nous avons vieilli dans une autre espèce de lieu ; une Autriche sans grandeur, sans élan, dont le sort ne tenait qu'à la volonté des vainqueurs d'affaiblir l'Allemagne. Et pourtant, tu vois, au-delà de ces lignes arbitraires que celles et ceux qui nous gouvernent tracent dans le sol pour fixer quelque chose, sans doute une idée ; un certain rapport de force ; mieux parfois, un seuil pour la liberté ; au-delà de tout ça, nous autres, les écrivains, et avec nous, je crois, beaucoup d'autres personnes, nous défendons un pays toujours plus vaste. C'est ce pays que j'ai appelé Europe au fil de ma vie, que j'ai cherché à définir. Il ne dépend pas des frontières – sinon, il mourrait. Il ne peut se

réduire à une seule langue ou à une seule identité. Au temps du nazisme, de la mort de cette idée d'Europe, j'ai entendu celles et ceux qui disaient : vous devez condamner Goethe, maudire tout ce qui a été allemand, proscrire Beethoven ; vous devez bannir de vos bibliothèques ce qui a contribué à créer cette nation malade. Aujourd'hui, parce qu'il y a la souffrance, la douleur et l'exil de millions d'innocents ; parce que des gens meurent sous les bombes, quelque chose de similaire naît de la colère. Nous aimerions voir s'anéantir toute la Russie. Venger, partout, ceux qui tombent dans ce carnage. Mais tu vois, quand j'ai fini par m'exiler, j'ai connu aussi ces semaines, ces mois, où, depuis l'Allemagne, mes livres étaient interdits et brûlés. Je connais les deux côtés de cette soif de destruction. Je l'ai vu à l'œuvre pendant la grande Guerre, quand nous parlions avec Romain Rolland, de part et d'autre de la ligne de front, et que les voix d'anciens amis nous disaient de choisir, d'effacer : tout ce qui était allemand en France, et tout ce qui était français dans la jeune Allemagne. L'esprit national vénère un Dieu qui a deux visages. Il permet parfois de défendre des valeurs supérieures. Mais selon les circonstances, il se renverse en une affreuse machine à broyer les différences et les mélanges qui dépendent de ces différences. Je suis devenu plus guerrier, dans la mort, plus combattant. Et quand il y a un camp de la liberté, de la vie même, il faut savoir le reconnaître. Aujourd'hui, tout est assez clair. Il y a un parti de la vie et un parti de la mort. Et dans ce cas, je te dis que je suis revenu de ma prévenance. J'ai été attaché à l'Allemagne par la langue, celle que j'ai servie. Mais j'aurais dû écouter mon ami, j'ai trop différé l'heure de mon discours ; je crois que tu le connais, il est dans *Le Monde d'hier*. Là, j'ai enfin fait œuvre de témoin ; je ne l'ai pas écrit en tant que juif, pas même en tant que juif autrichien. Jusqu'au bout, j'ai cherché à tenir une position qui me semble la seule possible : celle de la voix humaine. Mais je le reconnais, j'aurais pu, j'aurais dû le faire de mon vivant ; je me demande seulement si les livres ne m'ont pas, petit à petit, condamné à une existence trop désespérée. Certains disent parmi tes contemporains que je me suis suicidé trop tôt, quelques jours, quelques semaines encore et j'aurais eu la chance d'assister au tournant de la guerre, à la victoire. J'espère, mon ami, j'espère de tout cœur, qu'il en sera de même. Que l'Ukraine, en plus d'accéder au droit des nations libres parviendra à libérer la Russie d'elle-même. J'ai vu dans l'Histoire des ironies troublantes. Tant et tant de morts, souviens-toi, pour triompher en Europe, du bellicisme prussien. Je fais le vœu qu'il en sera de même de cette abominable guerre : et que très

vite, les héros d'Ukraine, les amants de la vie, seront célébrés en Russie pour avoir fait tomber ce matamore sans courage qui se prend pour un Tsar. Et alors, nous pourrions retrouver un peu de vérité et nous dire que les écrivains d'hier, que nous avons lus et aimés, n'appartiennent ni à la Russie, ni à l'Ukraine. Qu'ils sont, dans leur entêtement à saisir les fonds de nos âmes, des frères de l'humanité.

C'est sur ce mot-là que Zweig s'arrête de parler ; et moi, surpris, il me faut quelques secondes pour prendre la mesure de cette tirade. Zweig, sur la Kapuzinerberg, a-t-il transformé notre conversation en prêche ? A-t-il cherché à se pardonner d'avoir été si lent à agir ? A-t-il appelé, après toutes ses hésitations de vivant, à la guerre et au combat ? Je suis là, maintenant, dans le vent de cette matinée, perdu au milieu des arbres. Je le cherche, ne le trouve plus. Je lève les yeux vers les branches d'un hêtre qui, dans les hauteurs, menacent de tomber. Et j'ai cette vision d'une chute du bois qui me fracasserait les os. Je me vois là, sans vie, sous le bouquet des arbres, dans le vent des premiers jours de novembre ; les jours où l'on célèbre les morts et les absents. Et j'imagine dans cet accident fatal que je n'aurais pas eu le temps de noter ses paroles ; ni de témoigner pour son amour inquiet. La branche aura heurté le crâne d'abord, puis les cervicales et j'aurais attendu, pendant de longues minutes, dans le froid et le vent. Mais la branche ne tombe pas, il faut continuer. S'éloigner de ces spectres qui hantent l'histoire européenne. Revenir au présent, réfléchir par soi-même à la conduite à suivre. Dans les heures qui viennent, il y aura la marche jusqu'à la gare, puis les longues heures de train pour rejoindre Berlin. Et là-bas - c'est le sens de ma prière - je prie pour que s'accomplisse un miracle : celui de pouvoir, malgré tout, malgré la guerre et la tragédie qui est là, qui ne nous quitte pas, embrasser ses enfants.

Berlin, 29 novembre 2022.

Notes

1. Le monde d'hier page 377, Retour en Autriche, édition Folio essai, 2013 : « Pendant la guerre je m'étais acheté une maison à Salzbourg. Car l'éloignement de mes anciens amis pour cause de divergences sur la guerre avait éveillé en moi le désir de ne plus vivre dans les grandes villes au milieu d'une foule de gens... »
2. Lettre de Joseph Roth du 26 avril 1933, traduit par Siegrun Barat, Albin Michel 2016 : « Mon ami, je n'ai jamais senti tellement de peur pour notre civilisation, pour tous nos dieux. Si vous pouviez voir comme on prépare la jeunesse en Allemagne pour la guerre, comme cette jeunesse tremble de désir de marché si vous pouviez parler où entendre parler cette jeunesse vous auriez froid jusqu'au cœur. L'éducation systématisé vers le Wehrgedankken, la nouvelle thèse « Schwertrecht geht vor Buchrecht » Répéter sous 1000 formes et le fanatisme des femmes allemandes pour le beau mâle Hitler - mon ami je ne sais quel Dieu pourrait retenir cet élan ! 1914, c'était une extase de désespoir - aujourd'hui, c'est en pleine conscience que les gens se grisent et s'enivrent l'un l'autre, jamais la folie de l'unification n'a autant triomphé que dans l'Allemagne de maintenant. Et personne n'osera s'opposer à cette force folle - Aucune parole on n'a plus d'autorité je ne sais vraiment plus comment on pourrait arrêter encore ce flot d'orgueil, qui veut envahir toutes les frontières ! Mon ami je le sens, nous mourrons vaincus. »